



HAL
open science

Deux siècles d'histoire de la langue des signes françaises : les tendances évolutives

Yves Delaporte

► **To cite this version:**

Yves Delaporte. Deux siècles d'histoire de la langue des signes françaises : les tendances évolutives. 2005. halshs-00089233

HAL Id: halshs-00089233

<https://shs.hal.science/halshs-00089233>

Preprint submitted on 15 Aug 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DEUX SIÈCLES D'HISTOIRE DE LA LANGUE DES SIGNES

FRANÇAISE : LES TENDANCES ÉVOLUTIVES

Yves Delaporte
Laboratoire d'anthropologie urbaine, CNRS
delaporteyv@wanadoo.fr

« Le lexique, plus que les grandes données sémantico-syntaxiques, reste le grand oublié des recherches linguistiques consacrées aux langues des signes » (Cuxac, 1996). Cette citation du chef de file de l'école française suffit pour suggérer ce que peut avoir de paradoxal l'élaboration d'un dictionnaire étymologique de la langue des signes françaises (Delaporte, 2002), quand on ne dispose d'aucune des bases sur lesquelles se construit ordinairement toute entreprise de ce genre ; pas même d'un dictionnaire, au sens moderne du terme, du lexique contemporain.

La dialectologie, si nécessaire à l'étymologiste, est inexistante. De nombreux dialectes disparaissent aujourd'hui sans que personne se soucie d'en recueillir les traces ; cela, il est vrai, n'est pas dans l'air du temps, qui s'oriente vers l'unification de la langue utilisée sur le territoire français. Les signes régionaux sont trop facilement considérés comme des curiosités sans importance alors que la province est un formidable conservatoire de signes : c'est ainsi que dans le signe savoyard PREUVE, nulle part enregistré, on reconnaît le signe CONVAINCRE tel qu'il se faisait à Paris au début du XIX^e siècle : « la main droite, les doigts courbés et tournés en dedans, descend avec force le long de la poitrine » (Degérando, 1827). Grâce à de courageux pionniers, quatre recueils photographiques ont été réalisés dans des conditions artisanales, au début du « réveil sourd » (années 1980), pour les institutions de Poitiers, Chambéry, Le Puy, Saint-Laurent-en-Royans. Aussi précieux que soient ces recueils, c'est peu de chose par rapport à ce qui aurait dû être fait. Seule la recherche de terrain permet aujourd'hui de recueillir en province les chaînons manquants de la démonstration étymologique ; c'est une tâche que j'ai esquissée au hasard de mes déplacements, avec les moyens limités d'un chercheur isolé.

Divers matériaux, provenant tous de l'institution parisienne, sont heureusement disponibles pour explorer la dimension historique de la langue pratiquée dans la capitale. Certains sont bien connus : planches illustrées de Brouland (1855), Péliissier (1856), Lambert (1865), photographies d'Oléron (1974), qui n'ont jusqu'à présent fait l'objet que d'une contemplation esthétique, à l'unique exception d'un brillant mémoire de DEA (Bonnal, 2000). A quoi il faut ajouter les trois cents pages de texte de l'ouvrage de Lambert. Les descriptions de centaines de signes sont dissimulées dans des livres qui dorment sur les étagères des bibliothèques : Degérando (1827) et Blanchet (1850), sans parler de Sicard (1808) qu'il faut utiliser précautionneusement, ses descriptions témoignant surtout d'une fertile imagination. Le dépouillement de la littérature considérable consacrée aux sourds-muets pendant cette partie du XIX^e siècle qui s'achève avec le congrès de Milan permet de débusquer de précieuses observations éparpillées dans les ouvrages de Paulmier (1844), Puybonnieux (1846), Vaïsse (1854) ou Valade-Gabel (1894). On trouvera une analyse détaillée de ces sources dans Bonnal (à paraître).

Il reste beaucoup à découvrir dans les archives des institutions et des congrégations qui ont eu en charge l'éducation des enfants sourds. Avec l'aide de Pierre Sallagoïty, j'ai déniché deux versions manuscrites d'un lexique de l'institution de Caen, Françoise Bonnal mettant de son côté la main sur une troisième version. Enfin, la redécouverte récente, par la même chercheuse, du *Dictionnaire des sourds-muets* de l'abbé Ferrand (vers 1785, édité en 1896 dans une collection

d'otologie), apporte des informations entièrement nouvelles. Reste le trou noir de cent neuf années qui s'étend du recueil de Lambert à celui d'Oléron, à peine éclairé par quelques signes décrits par Pellet (1938).

De la comparaison entre les signes anciens, les signes régionaux et les signes parisiens d'aujourd'hui, il apparaît possible de dégager un certain nombre de tendances évolutives. Avant de les présenter, il est nécessaire de préciser quelques conventions :

– En France, ni les sourds ni les chercheurs ne se sont jusqu'à présent engagés dans la voie d'une écriture des signes. Les dessins restent le meilleur moyen de montrer de quoi l'on parle¹, mais il ne saurait évidemment être question d'accompagner d'une illustration chaque signe que l'on cite dans un article. Pour que l'indispensable contrôle scientifique puisse s'exercer sur ce que j'avance, les exemples ont été choisis dans la mesure du possible parmi ceux dont les dessins ou descriptions sont aisément disponibles : ouvrages de l'International visual theater (Moody & al. 1986, Girod & al. 1990 et 1997, désormais IVT), Péliissier (1856) réédité par Delaporte et Renard (2003), Lambert (1865, réédition sous presse), Oléron (1974).

– Les signes sont cités par le biais de leur traduction la plus courante, en capitales. Contrairement à l'usage, je n'ai pas cru devoir les faire figurer entre crochets, puisque ces crochets qui alourdissent considérablement la typographie n'entrent ici en opposition avec rien.

– Les noms des configurations, différant quelque peu de ceux vulgarisés par les éditions d'IVT, ont été établis en collaboration avec Françoise Bonnal. Ils visent à la brièveté, à la cohérence et au respect de la tradition : « faisceau », qui a été préféré au pittoresque « bec de canard », est présent chez les auteurs du XIX^e siècle. Ils visent surtout à ne pas anticiper sur l'origine des configurations : il n'est plus possible, par exemple, d'appeler indifféremment « configuration U » ce qui est tantôt une configuration spontanée, tantôt le résultat d'une initialisation en U, tantôt le résultat d'une initialisation en P ou en V masquée par l'évolution ; le terme purement descriptif « pinceau » présente l'avantage de ne présumer en rien de la nature de cette configuration. Ce nouveau système de correspondance entre noms et formes a été partiellement publié (Delaporte, 2003a).

– Par convention, les locuteurs sont supposés droitiers.

1. MODIFICATIONS DE LA FORME DES SIGNES

Le nombre des tendances qui modifient la forme des signes dépend de la manière dont on les classe, et en particulier du niveau de généralité que l'on souhaite leur conférer. On a opté ici pour une présentation en treize regroupements ; bien d'autres choix auraient été possibles. Le rangement des faits observés sous la bannière de telle ou telle tendance comprend également un fort quotient de subjectivité, une même tendance mettant souvent simultanément en jeu différentes parties du corps, bras, avant-bras et main, dont chacune subit une modification qui lui est propre : l'évolution en cours de LUNE élimine simultanément une incommode torsion du poignet et une tout aussi inconfortable élévation du coude. Aussi bien l'essentiel réside-t-il moins dans la manière dont on a classé très provisoirement les faits observés que dans ces faits eux-mêmes.

¹ Je remercie les responsables d'IVT de m'avoir autorisé à reproduire ici quelques-uns des dessins exécutés par Anne-Catherine Dufour pour leurs irremplaçables ouvrages. Je remercie également l'Académie de la langue des signes française (désormais ALSF) de m'avoir donné accès à ses archives, et autorisé à reproduire deux dessins de signes ne figurant pas dans les éditions d'IVT. Le dessin d'un signe monastique a été emprunté à Banham (1991). J'ai redessiné les photographies, parfois de piètre qualité, provenant des recueils du Puy, de Chambéry et de celui d'Oléron (1974). Un signe de Pont-de-Beauvoisin (quartier des filles de Chambéry) a été dessiné sur le terrain.

1.1. D'un signe composé à un signe unique

1.1.1. La réduction au cours du temps d'un composé à un signe unique se fait le plus souvent par chute de l'un des composants. C'est dans ce phénomène qu'il faut chercher la cause de certaines homonymies et paronymies actuelles : lorsqu'un signe composé A suivi ou précédé de B se réduit à un signe unique A qui conserve le sens de l'ancien composé, A se trouve porteur de deux signifiés distincts. Deux éventualités se présentent alors : ou bien l'homonymie est maintenue parce que le contexte, éventuellement complété par l'expression faciale et l'articulation labiale, suffit à la lever ; ou bien le signifié de A est habillé d'un nouveau signifiant pour éviter un conflit homonymique.

Le premier cas est illustré par l'homonymie de DIABÈTE et SANG suite à la chute de SUCRE dans SUCRE suivi de SANG, « diabète » ; par la paronymie de PEU et À BIENTÔT suite à la chute de FUTUR dans FUTUR suivi de PEU, « bientôt » (fig. 1) ; par l'homonymie de PRESQUE et UN PEU suite à la chute de APPROCHER dans UN PEU suivi de APPROCHER, « presque ».



Fig. 1. De gauche à droite : *BIENTÔT* (Lambert, 1865), *À BIENTÔT* (IVT), *PEU* (IVT).

Le second cas est illustré par le signe moderne FACILE, l'ancien FACILE étant devenu identique à HYPOCRITE suite à la chute de TROMPER dans TROMPER suivi de FACILE, « hypocrite » (fig. 2) ; par le signe moderne BON (configuration faisceau), BON tel qu'il se réalisait au XIX^e siècle (configuration main plate) étant devenu identique à BONJOUR suite à la chute de JOUR dans BON suivi de JOUR. On notera à ce propos l'intérêt étymologique que présentent les expressions figées (Delaporte 2004) : de même qu'en français *fur* se maintient dans le syntème *au fur et à mesure*, l'ancien signe BON que l'on vient d'évoquer se maintient dans des expressions telles que CŒUR suivi de BON, « avoir bon cœur » ; BON suivi de PEU, « amer » ; BON suivi de MOI, « j'ai raison » (quartier des filles de Chambéry).



Fig. 2. De gauche à droite : *FACILE* (Lambert, 1865), *TROMPER* (Lambert, 1865), *HYPOCRITE* (IVT).

Lorsque l'un des composants est une négation, sa chute peut aboutir à ce que le sens devienne exactement opposé à l'image qui avait fondé le signe. C'est le cas de ANNEAU suivi de SANS, « mademoiselle », qui a conservé sa signification après la chute de SANS : personne ne peut plus

reconnaître aujourd'hui, dans le majeur droit qui effleure le dos de la main gauche avec le sens « mademoiselle », le geste d'enfiler une bague de mariage. C'est alors qu'apparaissent des étymologies spontanées telles que « baisemain ».

1.1.2. Un composé dont les deux éléments ont des configurations différentes tend à évoluer vers un signe unique ne comportant plus qu'une seule de ces deux configurations.

INDIFFÉRENT se disait autrefois CŒUR suivi de FROID ; au milieu du XX^e siècle, la main présentant la configuration en faisceau de FROID pointait la bouche puis le cœur : aux configurations index et faisceau s'est substitué le seul faisceau.

TÔT, faisceau pointant la bouche puis la main gauche également en faisceau, provient d'un calque de l'expression française *de bonne heure*, BON suivi de HEURE : aux configurations index et faisceau s'est substitué comme ci-dessus le seul faisceau (fig. 3).

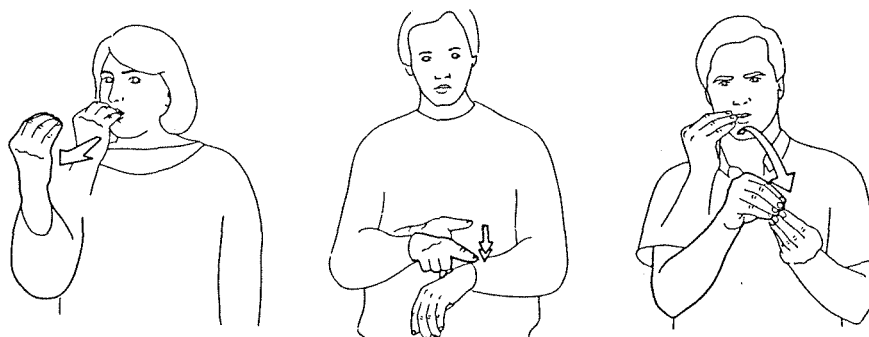


Fig. 3. De gauche à droite : BON (IVT), HEURE (IVT), TÔT (IVT).

DICTÉE, deux mains en petite griffe se tapotant, provient du composé PAROLE VOCALE, petite griffe tournant devant la bouche, suivi de ÉCRIRE, main droite en faisceau traçant des lignes sur la paume gauche : aux configurations petite griffe et faisceau s'est substituée la seule petite griffe.

A Saint-Etienne et Saint-Laurent-en-Royans, DÉCEMBRE, double crochet sur le front puis sur le menton, dérive de CHÈVRE, double crochet sur le front suivi de BARBICHE : en décembre, le soleil entre dans la constellation du Capricorne, animal fabuleux à tête de chèvre. Aux configurations double crochet et main plate s'est substitué le seul double crochet.

A Chambéry, BONNE HUMEUR, pinceau posé sur le menton puis sur le front, provient de BON (forme du XVIII^e siècle en pinceau, qui a produit le dérivé sémantique PARFAIT) suivi d'un pointage de la tête : aux configurations pinceau et index s'est substitué le seul pinceau (fig. 4).



Fig. 4. De gauche à droite : PARFAIT (IVT), MORAL (IVT), BONNE HUMEUR (Chambéry).

1.1.3. Un composé peut également se réduire à un signe unique par fusion des mouvements de ses deux composants. Au XIX^e siècle, MIEUX était un composé, BON (configuration main plate)

suivi de PREMIER ; il est aujourd’hui exécuté avec un mouvement unique qui fait disparaître la valeur de « premier » du pouce en extension (fig. 5). Le signe AMANT / MAÎTRESSE, aujourd’hui totalement opaque, est un calque du fr. *bon(ne) ami(e)* : BON (configuration main plate) suivi de la première partie du signe polysémique AMI / COMPLICE / ASSOCIATION.

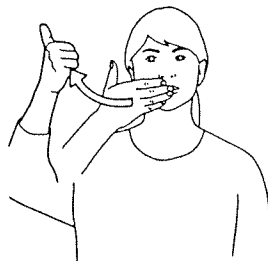


Fig. 5. MIEUX (IVT).

Le signe ÊTRE PRUDENT est ainsi décrit par Pélissier (1856) : « avec le bout de l’index tracer des ronds sur le front pour indiquer la réflexion, reproduire ensuite le dessin qui signifie : ramener à soi les rênes ». Dans le signe moderne, les deux composants ont fusionné en un signe unique. Ce qui correspond à l’ancien second composant se réalise donc depuis le visage, si bien que les mains s’éloignent nécessairement du corps, en contradiction avec l’image originelle de retenue des rênes (fig. 6).

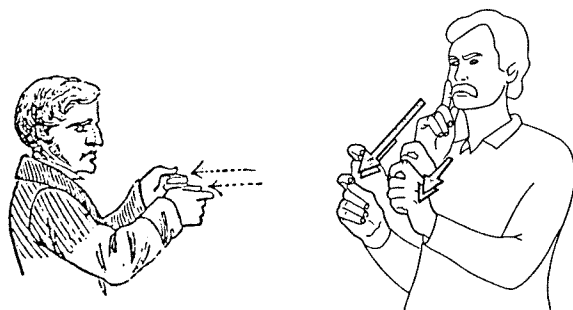


Fig. 6. De gauche à droite : PRUDENT (Pélissier, 1856), FAIRE ATTENTION (IVT).

1.2. Mobilisation d’un organe de plus petite dimension

Plusieurs tendances peuvent être regroupées sous l’intitulé « toute partie du corps mobilisée pour la réalisation d’un signe tend à être remplacée par un autre organe de plus petite dimension » : le bras par l’avant-bras, l’avant-bras par la main, la main par les doigts.

1.2.1. Un mouvement circulaire ou arqué engageant l’ensemble bras, avant-bras et main tend à évoluer vers une rotation du poignet : TOUT, SAINT (le majeur traçait une auréole au-dessus de la tête), ÉTÉ (même évolution, le tracé étant celui de la couronne de lauriers de la distribution des prix), RESPONSABLE qui se faisait au XIX^e siècle en jetant « la main sur l’épaule qu’on ploie sous le poids de l’objet qu’on porte » (Blanchet 1850).

1.2.2. Un mouvement qui mobilise la main dans son entier tend à évoluer vers un mouvement qui ne mobilise plus qu’un ou plusieurs doigts : POMME DE TERRE, geste d’épluchage transformé

en une oscillation du seul index ; SALE, flexion répétée de la main représentant le mouvement de la hure du porc transformée en une oscillation des doigts.

1.3. Mobilisation d'une seule main

Des signes réalisés avec les deux mains évoluent en ne mobilisant plus qu'une seule main. Je n'évoque bien entendu ici que des signes qui ne peuvent aujourd'hui être réalisés avec les deux mains sans changer de signification, ou perdre toute signification : cette tendance évolutive ne doit pas être confondue – erreur de méthode commise par Frishberg (1975), relevée par Cuxac (1996) – avec la liberté qu'ont les locuteurs de réaliser de nombreux signes indifféremment avec une main ou avec les deux, bien que ce soit évidemment cette liberté qui impulse l'évolution.

Au XIX^e siècle, AMI était le signe ÉCHANGER réalisé au niveau du cœur. La descente sur les flancs (cf. 1.6) a produit le dérivé AMICALE au sens de « association » ; la réalisation avec la seule main droite tapotant le flanc a abouti au moderne AMI, signe dont l'actuelle opacité se renforce d'une homonymie de hasard avec MÈRE (fig. 7).



Fig. 7. De gauche à droite : AMI (Lambert, 1865), AMICALE (IVT), AMI (IVT).

Au XVIII^e siècle, AVOIR, fondé sur l'image d'une appropriation, se réalisait ainsi : « ouvrir les deux mains et les approcher de soi en demi-cercle » (Ferrand, v. 1785). Ce signe se retrouve aujourd'hui à Chambéry avec le sens de « propriétaire ». Le signe moderne AVOIR est exécuté sur le corps (cf. 1.4.1) avec une seule main (fig. 8).

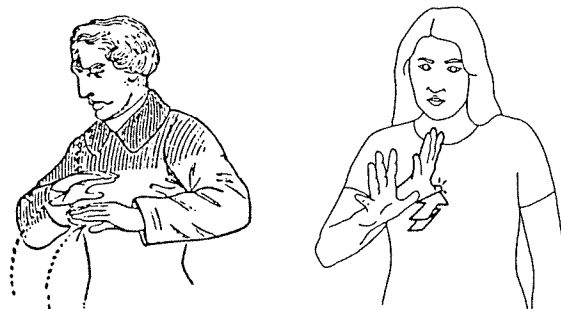


Fig. 8. De gauche à droite : AVOIR (Pélissier, 1856), AVOIR (IVT).

Tous les termes de parenté comprenant un sème de collatéralité, FRÈRE, SŒUR, ONCLE, TANTE, COUSIN, dérivent directement ou indirectement du signe MÊME (Delaporte, 2000). Lorsque ces signes sont réalisés avec une seule main, tous les paramètres de l'étymon disparaissent.

1.4. Réduction du mouvement

La tendance générale à ce que les signes se réalisent avec une moindre ampleur peut prendre de nombreuses formes. Plusieurs d'entre elles auraient pu tout aussi bien figurer dans le groupe 1.2 puisqu'elles vont de pair avec un moindre engagement des bras, et souvent des avant-bras.

1.4.1. Un mouvement long et unique tend à évoluer vers un signe court et redoublé : MAISON (fig. 9), QUAND MÊME, DÉSIRER, AVERTIR, AVOIR, JEUNE (évolution en cours).

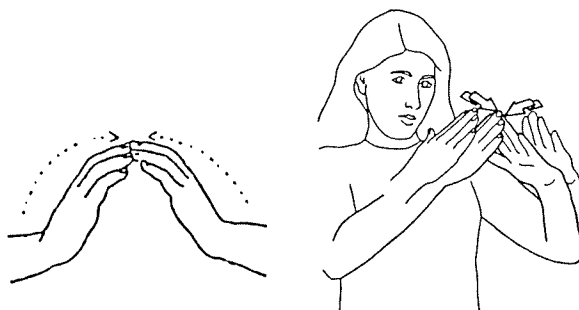


Fig. 9. De gauche à droite : MAISON (Lambert, 1865), MAISON (IVT).

1.4.2. La distance entre les points de contact avec le corps tend à se réduire : CROIRE, au sens de « avoir la foi », se faisait au XVIII^e siècle avec l'index touchant le front puis le cœur ; au XIX^e siècle, l'index touchait le front puis le cou ; aujourd'hui, il touche le front puis le menton. Un cas limite est celui où deux points de contact se rapprochent jusqu'à n'en plus former qu'un seul : CAHIER qui stylisait un cahier tenu sur l'avant-bras (fig. 10), SEMAINE qui mesurait l'écoulement du temps sur l'avant-bras, du poignet au coude, et se résume aujourd'hui à un simple retournement du poing droit sous le coude gauche (Delaporte, 2003b).

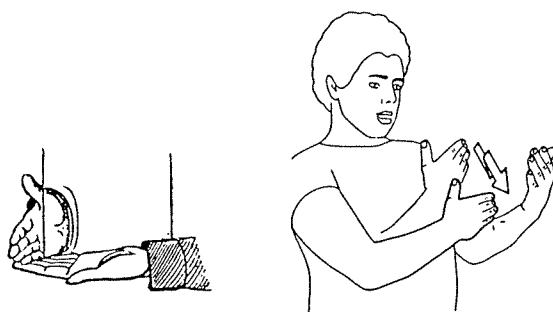


Fig. 10. De gauche à droite : CAHIER (Pélissier, 1856), CAHIER (IVT).

1.4.3. Un mouvement répété impliquant plusieurs points de contact avec le corps tend à évoluer vers un mouvement plus réduit de rotation du poignet : PRÉPARER (fig. 11), CRÉDIT, PASSEPORT (évolution en cours).

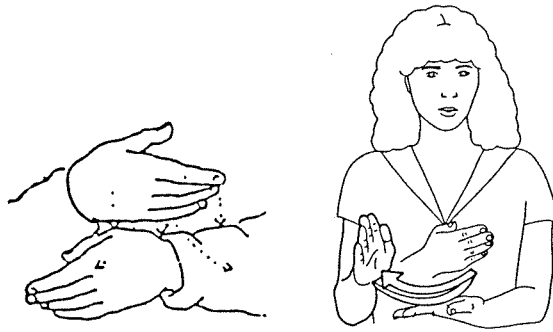


Fig. 11. De gauche à droite : PRÉPARER / PEU À PEU (Lambert, 1865), PRÉPARER (IVT).

1.4.4. Un mouvement long et arqué tend à évoluer vers une rotation du poignet. Du signe ENFANTER, mains partant vers l'avant depuis les flancs, a dérivé NAISSANCE (fig. 12) ; même chose avec ENTREPRISE par rapport à son étymon USINE.

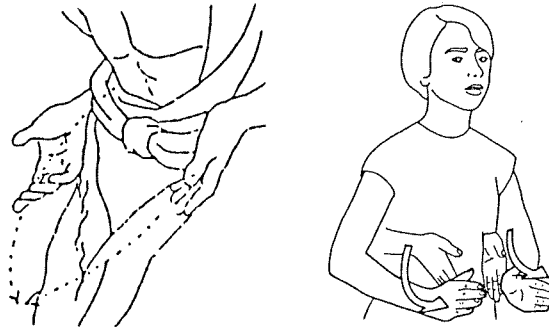


Fig. 12. De gauche à droite : ENFANTER (Lambert, 1865), NAISSANCE (IVT).

1.4.5. La distance entre les mains tend à se réduire, impliquant une diminution corrélative de l'ampleur du mouvement. L'image des menottes qui fonde le signe PUNIR s'est effacée depuis que ce ne sont plus les poignets qui entrent en contact, mais les poings (fig. 13). Dans la forme évoluée du signe SEMAINE que l'on a rappelée ci-dessus, le mouvement de retournement du poignet droit sous le coude gauche tend aujourd'hui à se faire à proximité du poignet gauche.

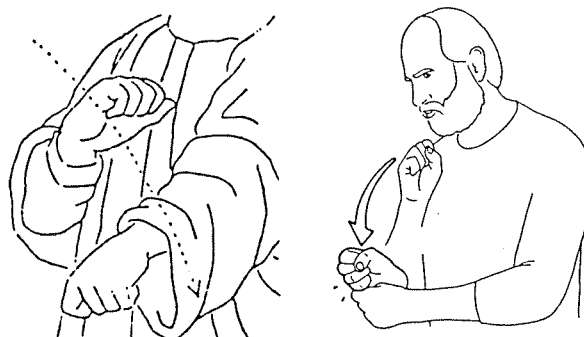


Fig. 13. De gauche à droite : PUNIR (Lambert, 1865), PUNIR (IVT).

Cette tendance peut être poussée si loin que les mains en viennent à se heurter au cours de leur mouvement. C'est le cas de IMPOLI (fig. 14) qui dérive du signe ayant, selon les localités, le sens

de « paysan » (Poitiers) compris comme « rustre », ou de « village » (Paris) ; pour une démonstration détaillée, voir Delaporte (2003c).



Fig. 14. De gauche à droite : VILLAGE (IVT), IMPOLI (Oléron, 1974), IMPOLI (IVT).

C'est également le cas pour GENS et CADEAU dont j'ai démontré qu'ils forment avec CHOSE, BIZARRE et ÇA DÉPEND une famille lexicale fondée sur un même étymon, le pointage de la diversité des choses et des gens (Delaporte, 2002). De ces différents signes, c'est celui qui a aujourd'hui à Paris la valeur de « ça dépend » qui est resté le plus proche de l'étymon. Le signifiant parisien actuel se retrouve, à différentes époques et en différents lieux, investi de la totalité des signifiés de cette famille lexicale : il avait naguère à Paris le sens de « bizarre », au Puy celui de « chose », à Bourg-la-Reine celui de « gens » ; je l'ai vu réalisé à Nancy avec celui de « cadeau ». Dans tous ces signes, les mains se sont rapprochées l'un de l'autre ; dans le signe parisien GENS / CADEAU, ce rapprochement a été tel qu'aujourd'hui les index s'entrechoquent (fig. 15).

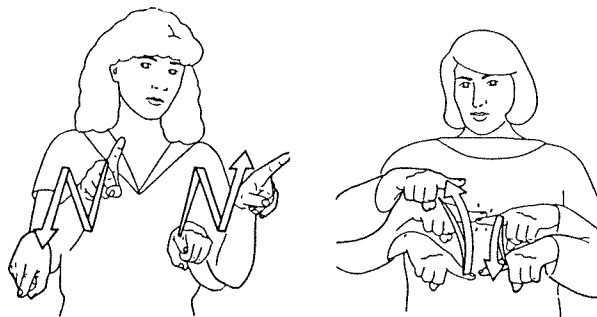


Fig. 15. De gauche à droite : ÇA DÉPEND (IVT), GENS / CADEAU (IVT).

1.5. Modification de la distance au corps

Aux XVIII^e et XIX^e siècles, de nombreux signes se faisaient en touchant, palpant, grattant, griffant, pinçant le corps ou l'habit, en léchant ou mordant les doigts. Leur éloignement du corps participe alors à la construction de la langue des signes moderne, en transformant des gestes signifiants et des transferts personnels en unités lexicales. L'économie n'en est pas absente : DÉLICIEUX qui se faisait en se léchant les doigts est plus rapidement exécuté par une oscillation des doigts à faible distance de la bouche. C'est précisément parce qu'il comporte une part d'économie que cet éloignement est encore à l'œuvre aujourd'hui (voir *infra*, 3, l'exemple du signe SCOLAIRE). Pour le même motif, des signes trop éloignés du corps s'en sont rapprochés : THÉÂTRE, qui reproduisait une gestualité exubérante, ou bien ceux qui contraignaient à toucher le pied et chacune de ses parties, et qui sont aujourd'hui transférés sur la main gauche. Ce sont là

deux manifestations opposées d'une seule et même tendance, qui consiste à trouver la bonne distance au corps, ni trop près ni trop loin.

1.6. Du haut vers le bas

La tendance à l'abaissement des mains, qu'il y ait ou non contact avec le corps, fait descendre de nombreux signes depuis l'espace situé au-dessus de la tête vers la tempe ou le front : ÉTOILE, SAINT, ÉTÉ (cf. 1.2.1) ; depuis le haut du visage vers le milieu du visage : ÉLÈVE, autrefois index pointant sous l'œil ; depuis le visage vers la poitrine : CLAIR ; depuis la poitrine vers les flancs : FAUTE, ancien geste de *mea culpa*, ÉCOLE, qui stylise la tenue des sangles du cartable (évolution en cours), AMI (cf. 1.3).

L'abaissement peut également concerner le plan dans lequel est réalisé le signe. GÉOGRAPHIE est un dérivé de MONTAGNE initialisé en G ; l'étymon ne se laisse plus percevoir lorsque le signe est réalisé dans un plan presque horizontal, comme on le voit faire de plus en plus souvent.

Un cas particulier, sans rapport avec l'économie gestuelle et que l'on n'indique ici que pour mémoire, est représenté par les signes en contact avec la bouche qui se sont abaissés sur le menton pour faciliter la lecture labiale : GOÛT, TISSU, SACRIFICE, MIGNON.

1.7. Inversion du sens du mouvement

Lorsque le mouvement d'un signe se réalise du bas vers le haut, il tend à s'inverser. La cause, opposer une moindre résistance à la gravité, est la même que pour la tendance à l'abaissement. Cela s'observe notamment dans APPRENDRE, SE SOUVENIR, RAISIN, SOUPE. Si le signe ne subit pas d'autre modification, le lien étymologique n'est pas rompu ; si d'autres tendances imposent d'autres changements, le signe peut se démotiver entièrement, comme on le voit avec APPRENDRE (fig. 16) : à l'inversion du mouvement s'est greffé un emprunt par la main gauche de la configuration de la main droite (cf. 1.9.1), à quoi s'ajoute aujourd'hui un raccourcissement du mouvement.



Fig. 16. De gauche à droite : APPRENDRE (Lambert, 1865), APPRENDRE (IVT).

1.8. Elimination des difficultés articulatoires

Sous cet intitulé général, on peut regrouper différentes tendances particulières. En voici deux.

1.8.1. Des torsions incommodes du poignet formant un angle droit avec l'avant-bras sont supprimées : LAIT (l'index gauche pointant vers le bas impliquait une torsion du poignet) ; JOUR (l'index suivant la course du soleil dans un plan vertical impliquait une torsion du poignet droit : fig. 17) ; SPIRITISME (l'index droit tournant au-dessus de la main gauche plate impliquait une torsion du poignet droit, disparue quand la paume de la main gauche a plus commodément été orientée vers la droite) ; PSYCHOLOGIE (évolution en cours). Un cas bien connu puisque, non encore stabilisé, il fait l'objet de fréquents commentaires métalinguistiques, est celui de LUNE : les locuteurs qui dirigent vers le bas le pouce et l'auriculaire droits figurant la corne supérieure du croissant lunaire se prévalent de l'iconicité ; les autres arguent que les pointer vers le haut évite une position acrobatique du coude.

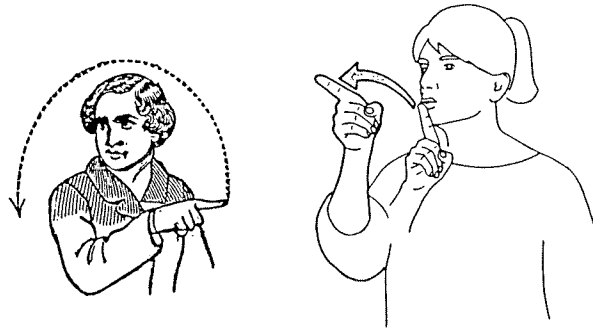


Fig. 17. De gauche à droite : JOUR (Pélissier, 1856), JOUR (IVT).

Celui des signes PORC qui stylise les oreilles de l'animal est d'une réalisation particulièrement malaisée. Au quartier des filles de Chambéry, la torsion des poignets a été radicalement supprimée, conduisant à un signe dans lequel c'est la main gauche qui représente l'oreille droite de l'animal, et *vice versa* (fig. 18). La même évolution a été poussée encore plus loin au Puy, où le dérivé SALE est descendu bas sur le corps : qui, dans les mains croisées oscillant sous la poitrine, pourrait aujourd'hui reconnaître les oreilles d'un porc ? Ici, c'est la province qui a été moins conservatrice que Paris ; sans doute parce que le porc faisant partie de l'environnement quotidien, on en parlait davantage.



Fig. 18. De gauche à droite : PORC (IVT), PORC (Pont-de-Beauvoisin), SALE (Le Puy).

1.8.2. Lorsque les deux mains entrent en contact par des parties étroites, bords ou extrémités des doigts, ce contact est malaisé et implique une attention particulière, autrement dit une dépense d'énergie et une perte de temps. L'orientation tend alors à se modifier pour élargir la zone de contact.

CLASSE, dérivé de APPRENDRE, se faisait avec les deux mains plates, paumes vers soi, le tranchant de la main droite tapotant le pouce gauche ; aujourd'hui, ce tapotement se fait sur une surface beaucoup plus large, la paume de la main gauche tenue horizontalement.

ŒUF, image d'un objet sphérique à laquelle a été intégrée la configuration en fourche, lettre manuelle P initiale de *poule*, impliquait que les extrémités des deux majeurs se touchent en fin de mouvement : à force de dérapages, le signe se réalise aujourd'hui par interpénétration de la fourche droite dans la fourche gauche (fig. 19).



Fig. 19. De gauche à droite : ŒUF (ALSF), ŒUF (IVT).

QUE FAIRE, dérivé du signe archaïque TRAVAILLER / FAIRE, se fait avec les pouces qui se tapotent par leurs extrémités ; il est aujourd'hui en cours d'évolution vers une forme où les pouces verticaux se tapotent sur toute leur longueur.

HÔTEL, dérivé de MAISON initialisé en H, impliquait un tapotement des extrémités de l'index et du majeur droits avec celles de l'index et du majeur gauches. La difficulté a été levée par un déplacement du point de contact vers les poignets.

1.9. Symétrisation des configurations et des mouvements

1.9.1. Lorsque les deux mains présentent des configurations différentes, la main gauche tend à adopter la configuration de la main droite : POSTE, SE SOUVENIR, PENDANT UNE HEURE, DOMMAGE, AJOUTER, APPRENDRE (cf. 1.7), DEVINER (fig. 20). C'est l'une des tendances évolutives qui présentent la plus grande régularité.

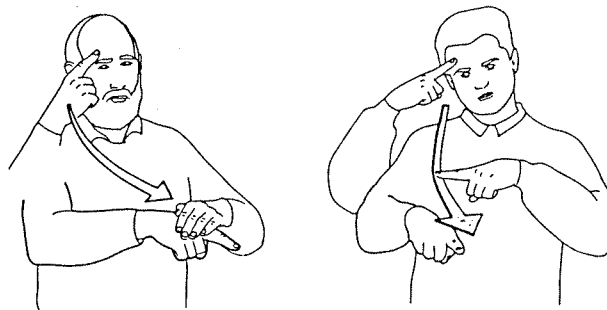


Fig. 20. De gauche à droite : DEVINER (IVT), DEVINER (IVT).

Plus rarement, c'est la main droite qui adopte la configuration de la main gauche : CLASSE, POÉSIE, VIANDE (fig. 21).

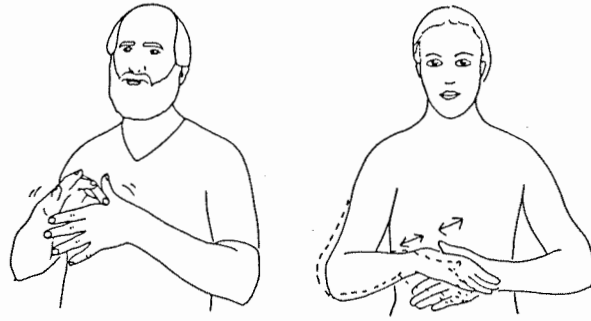


Fig. 21. De gauche à droite : *VIANDE (IVT)*, *VIANDE (ALSF)*.

1.9.2. Lorsque la seule main droite est en mouvement, la main gauche tend à adopter un mouvement symétrique : *REPLACER*, *FINI* (fig. 22), *ANNÉE*, *RÉVOLUTION*. La contrainte physiologique est si forte qu'en cas de mouvement de rotation de la main droite autour de la main gauche, il est presque impossible de laisser celle-ci immobile : chacun peut en faire l'expérience sur le signe *ANNÉE*.

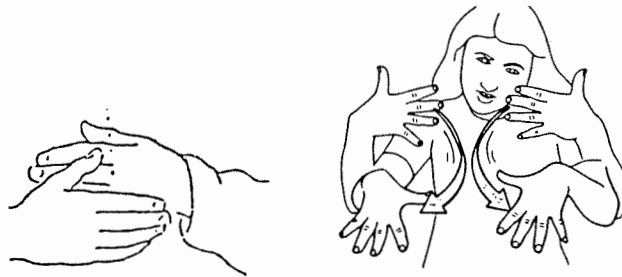


Fig. 22. De gauche à droite : *FINI (Lambert, 1865)*, *FINI (IVT)*.

1.10. Centralisation des emplacements

Les signes qui se réalisent sur la moitié gauche du corps tendent à se rapprocher vers le milieu de la poitrine. C'est notamment le cas de ceux qui, au XIX^e siècle, utilisaient le cœur comme emplacement métaphorique : *AVANTAGE*, *AIMER*, *INTÉRESSANT*, *CONTENT* (fig. 23). C'est aussi le cas d'un signe comme *PROFITER*, qui se réalisait vers une poche de veste imaginaire avant d'être attiré par le menton.

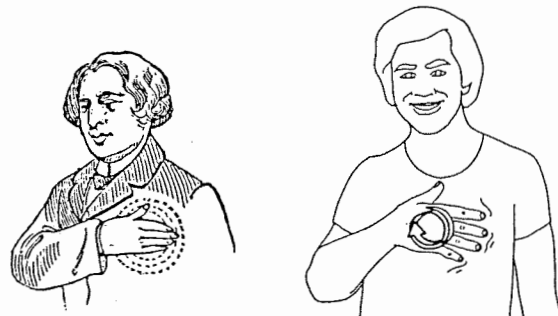


Fig. 23. De gauche à droite : *SE RÉJOUIR (Pélissier, 1856)*, *ÊTRE CONTENT (IVT)*.

1.11. Du dépliement des doigts à l'ouverture de la main

Dans le champ lexical de la numération, les signes qui impliquent un développement successif des doigts tendent à évoluer vers une simple ouverture de la main : COMBIEN, TOUS LES JOURS, SOUVENT, BIENTÔT (Lyon), NUMÉRO (Asnières).

1.12. Evolution des configurations

L'extension ou le repliement des doigts, comme leur écartement ou leur rapprochement, obéissent également à certaines régularités. Le pouce replié de la configuration en clé tend à se déplier, en alphabet manuel (lettre A) comme en langue (GARÇON, PAYER). Les doigts écartés de la configuration en fourche tendent soit à se rapprocher (VIDE) soit à se replier en double crochet : VERT, GARDER, PRÊTER. Ainsi s'explique la surprenante homonymie entre PAPIER et ÉDUCATEUR dont l'histoire vaut d'être contée.

Les descriptions de Blanchet (1850), « action de savonner du linge », et de Lambert (1865), « comme si on lavait du linge », rappellent que le lavage de vieux chiffons entraînait autrefois dans le processus de fabrication artisanale de la pâte à papier. Ce signe s'est maintenu inchangé jusqu'aujourd'hui, sa forme demeurant très proche de celle de LAVER (fig. 24). Au cours du XX^e siècle, certains locuteurs ont initialisé le signe, faisant apparaître un synonyme : la main droite a pris la forme en fourche de la lettre manuelle P, initiale du mot *papier*. Sous cette forme, PAPIER s'observe encore en province ou à Paris chez des locuteurs âgés. Cette banale initialisation a induit un bouleversement complet de la forme du signe : les extrémités de l'index et du majeur se sont repliées et le mouvement latéral de frottement s'est réduit à une petite oscillation du poignet. Par ailleurs, pour désigner les éducateurs spécialisés apparus vers 1960, l'ancien signe SURVEILLANT a changé de forme : la configuration de la main droite, fourche symbolisant le regard de celui qui surveille, a été remplacée par la lettre manuelle E, initiale du mot *éducateur* (forme encore en usage en Suisse romande). Par repliement de l'annulaire et de l'auriculaire, cette configuration rarissime a évolué vers une forme plus fréquente, le double crochet. De ces deux séries évolutives a résulté l'homonymie de hasard que l'on observe aujourd'hui².



Fig. 24. De gauche à droite : PAPIER (IVT), SURVEILLANT (IVT), PAPIER / ÉDUCATEUR (IVT).

² On objectera peut-être que cet exemple met en jeu l'initialisation, artifice venant corrompre la langue naturelle des sourds. Mais outre que ce serait une bien curieuse linguistique que celle qui évacuerait de son champ d'analyse les emprunts, l'initialisation ne saurait à elle seule être responsable d'une démotivation des signes, comme en apportent la preuve ceux d'entre eux qui, bien qu'initialisés, n'ont rien perdu de leur iconicité (LIBRE, JOUER, etc.)

1.13. Paramétrisation des signes

L'évolution, déjà évoquée, d'une gestualité signifiante vers la langue des signes moderne a abouti à l'actuelle structure paramétrique de la quasi-totalité des signes. Cette paramétrisation a notamment concerné les emprunts à la gestualité commune aux sourds et aux entendants. L'étymon du signe BONHEUR est le geste de se frotter les mains en tous sens, celui que l'on fait lorsque l'on se réjouit. Ce geste ne peut être analysé en paramètres : l'orientation des paumes prend, sans solution de continuité, toutes les directions possibles, et les configurations sont tout autant inidentifiables. Le signe actuel BONHEUR qui en est issu est devenu une unité lexicale comme les autres, parfaitement descriptible avec les paramètres usuels de configuration, d'orientation et de mouvement.

2. UN PRINCIPE ORGANISATEUR : L'ÉCONOMIE GESTUELLE

Voilà donc quelques-unes des tendances que permet de dégager la reconstruction de l'histoire des signes. Certaines s'observent sur de longues séries, d'autres sur un tout petit nombre de cas. Au delà de leur apparente hétérogénéité, leur cohérence vient de ce qu'elles sont unifiées par un même principe organisateur, l'économie gestuelle. Qu'il s'agisse de tronquer un signe composé, de réduire le nombre de configurations, de ne mobiliser que la main au lieu du bras ou qu'une main au lieu de deux, de raccourcir un mouvement, d'abaisser la main au lieu de l'élever, de supprimer une torsion du poignet, de rendre plus aisé le contact entre les deux mains, c'est bien vers une facilitation et une plus grande rapidité d'exécution que la langue s'oriente. Certaines de ces tendances ne relèvent que d'une réduction des dépenses musculaires ; d'autres, notamment tout ce qui est symétrisation, relèvent aussi d'une réduction des dépenses neuronales en supprimant des difficultés de coordination.

La preuve de la pertinence fonctionnelle de ces tendances réside donc moins dans le nombre de signes qu'elles modifient au cours du temps, que dans le fait que l'on éprouvera les plus grandes difficultés à trouver des exemples d'évolutions inverses, ce qui ne devrait pas être le cas si ce que j'ai présenté n'était qu'un leurre : configurations identiques des deux mains qui deviendraient dissemblables, mouvement vers le bas qui s'orienterait vers le haut, etc. Les dysfonctions que j'ai signalées (IMPOLI, GENS, CADEAU) ne sont pas dues à ce que ces signes échapperaient à la pression de l'économie gestuelle ; elles sont dues au contraire à ce que cette pression s'est opérée avec une telle vigueur qu'elle a dépassé son but. C'est précisément dans de telles dysfonctions qu'apparaît le mieux le caractère automatique et inconscient de l'évolution.

La perte d'iconicité ne concerne pas la totalité des signes, loin s'en faut : la majorité d'entre eux conservent leur transparence originelle. Le renouvellement lexical irrigue d'ailleurs la langue de nouveaux signes iconiques tandis que des signes démotivés disparaissent. Aussi bien n'est-il nullement question de prétendre ici que la langue dans son ensemble évoluerait vers l'arbitraire, prétention abusive légitimement critiquée par Cuxac (1996) à propos d'un article déjà cité de Frishberg (1975) concernant la langue des sourds américains ; mais seulement d'affirmer que l'évolution existe bel et bien, qu'elle ne se fait pas au hasard, qu'il est possible d'en dégager les orientations et de les utiliser pour mettre au point des méthodes de reconstruction des signes : ainsi de l'épreuve de désymétrisation (Delaporte, 2002) qui, devant un signe obscur où les deux mains présentent la même configuration, teste le petit nombre de configurations élémentaires, index, main plate ou poing, réservées à la main passive.

Il apparaît donc maintenant possible de fournir des bases solides au projet étymologique qui n'a équivalu jusqu'ici, dans le meilleur des cas, qu'à tenter de résoudre des devinettes au coup par coup, sans méthode ni perspective d'ensemble sur l'évolution de la langue (Oléron, 1974 ;

Fournier, 2001) ; situation qui était très exactement celle de l'étymologie des langues vocales préalablement à la découverte des lois phonétiques et à l'apparition de la dialectologie.

3. ICONICITÉ ET HISTOIRE : UN « IMPENSABLE » THÉORIQUE ?

La question théorique sur laquelle débouchent inévitablement ces observations, c'est bien sûr celle de l'iconicité et de son statut en langues des signes.

L'iconicité comme donnée fondamentale de ces langues est incontestable, et on ne peut que donner raison à C. Cuxac (1996, 2000) contre l'idée encore très répandue, notamment en Amérique, qu'il s'agirait d'artefacts sans pertinence. Cette thèse peut s'appuyer sur deux preuves sans appel. Premièrement, *tous* les signes décrits par les auteurs des XVIII^e et XIX^e siècles sont iconiques. Deuxièmement, *tous* les signes qui sont aujourd'hui créés par les sourds le sont également ; et lorsque plusieurs signes sont proposés pour un nouveau produit de l'activité humaine, c'est toujours le plus iconique qui est finalement retenu.

Cela ne doit pas conduire à refuser une autre évidence, qui ne peut paraître contradictoire avec la précédente que dans une vision étroitement synchronique de la langue : aujourd'hui, une proportion non négligeable du lexique est devenue parfaitement obscure. L'évolution des formes et des sens, à quoi il faut ajouter la transformation des mœurs et du monde matériel, a rompu les liens étymologiques.

C'est que la langue, outil collectif, échappe à la conscience de chaque locuteur pris isolément. On ne saurait méconnaître que la transmission n'est jamais continue mais se fait par sauts successifs³, chaque fois qu'un enfant sourd apprend sa langue. Pendant le siècle qui a suivi le congrès de Milan, cela se faisait dans les cours de récréation, les petits observant les grands et reproduisant leurs signes, évidemment sans aucun souci d'académisme. Même aujourd'hui, où les publications d'IVT gardent une trace matérielle des arabesques que les mains des sourds dessinent dans l'espace, et que les cours ont créé un début de normalisation et d'unification, on voit des signes se démotiver en l'espace de quelques années. En 1994, ma formatrice sourde m'a enseigné le signe SCOLAIRE, stylisation des boutons de l'ancien uniforme porté en institution, tel qu'il est enregistré par IVT : mains en pince, paumes vers l'avant, touchant le corps par rebond en trois endroits. Huit ans plus tard, j'ai vu la même personne, dont la compétence a été reconnue par l'attribution des « Mains d'Or » de l'ALSF, le réaliser de manière bien plus économique au cours d'une conversation : les mains en pince, paumes vers le bas, éloignées du corps, animées d'un unique mouvement rectiligne. De l'iconicité originelle, il ne restait plus rien.

La démotivation des signes se fait en deux temps. La contrainte d'iconicité oppose tant que faire se peut une résistance aux changements de forme ; mais lorsque cette transformation s'est malgré tout opérée sous la pression du principe d'économie et des aléas de la transmission, et que le rapport entre forme et sens est devenu opaque, plus rien ne s'oppose à d'autres évolutions ultérieures qui peuvent entraîner le signe très loin de sa forme originelle.

Les résistances à reconnaître cet ensemble de faits conduisent à souligner deux points. Le premier est que sous l'étiquette d'iconicité, sont regroupés des phénomènes fort dissemblables. Les structures de grande iconicité ne sauraient disparaître sans que change radicalement la nature même de la langue des signes ; ce qu'il est convenu d'appeler le français signé en donne un avant-

³ Ce point essentiel est souligné par Nyckecs (1998) à propos des changements de sens en langues vocales. Le même auteur insiste sur l'importance du contexte dans lequel l'enfant comprend, et éventuellement modifie, le sens des mots. Dans ce registre, on peut citer le cas de l'obscur RANGER, homonyme de ASSOCIATION, COMPLICE, PARIER, qui s'avère être un dérivé sémantique de PLIER : il n'est pas difficile d'imaginer un enfant à qui l'on demande de venir aider à plier des draps qui seront rangés dans une armoire quelques minutes plus tard, et qui attribuera le sens de « ranger » à ce qui n'était que « plier ».

goût. Mais on ne semble guère s'être avisé de ce que l'iconicité lexicale est beaucoup moins contraignante, ne serait-ce que parce qu'il y a bien des manières pour un signe de styliser les objets du monde, ouvrant la voie à toutes sortes d'interprétations et remotivations.

Prenons l'exemple des différents signes attribués au mois de Mai. A Bordeaux, MAI réfère au voile de la Vierge qui borde le visage : dans la liturgie catholique, le mois de mai est consacré à Marie. A Biarritz et à Metz, ce sont deux stylisations différentes du muguet, produites par deux regards distincts portés sur la fleur, celle qui éclôt et celle dont on hume le parfum. Dans la Drôme, les mains enserrées rappellent que le soleil entre au mois de mai dans la constellation des Gémeaux. Naguère à Saint-Jacques, c'était une stylisation du brassard de première communion. Le signe parisien actuel est souvent interprété par les locuteurs comme le brin de muguet que l'on porte au nez. En réalité, ce signe, avant de se raccourcir et descendre sur le visage par économie gestuelle, était fondé comme celui de Bordeaux sur une stylisation du voile de Marie bordant le front et les joues ; c'est à une image très proche que recourent sourds et moines cisterciens pour construire le signe FEMME (fig. 25). L'étymologie spontanée du MAI parisien est donc fautive ; mais qu'importe, au fond, pour les usagers de la langue, puisqu'elle aurait pu être vraie ?



Fig. 25. De gauche à droite : MAI parisien (IVT), FEMME (signe monastique), FEMME (IVT).

Les étymologies spontanées, qui n'occupent qu'une place très marginale en linguistique des langues vocales, semblent donc devoir jouer un rôle important ici puisqu'en satisfaisant aux besoins métalinguistiques des locuteurs, elles contribuent à laisser les tendances évolutives suivre leur cours. Souvent même, ces étymologies influent sur la forme des signes, par exemple lorsque le signe NOTAIRE, supposé évoquer la rapacité de ce corps de métier, est réalisé avec une configuration en griffe plus marquée que dans ADMINISTRATION, habillant de costumes distincts les deux sens d'un même signe polysémique qui stylisait au XIX^e siècle l'ouverture d'un bureau à tambour.

Le second point que l'on souhaite souligner est que l'usage à peu près exclusif du terme « iconicité » dans les travaux français actuels, se substituant à la traditionnelle « motivation » saussurienne, a peut-être eu comme effet pervers de faire perdre de vue la nécessaire distinction entre deux concepts qui ne se recouvrent que partiellement. MAISON est un signe iconique *stricto sensu*, et ce n'est pas un hasard si sa transformation au cours du temps laisse subsister l'image originelle, celle des deux toits d'une habitation européenne. Le signe AMI qui représente un « échange de cœur » est en revanche fondé sur une motivation purement culturelle, et c'est à l'évidence l'un des facteurs qui ont conduit à sa démotivation. Cela ne signifie d'ailleurs nullement que seuls les signes porteurs de signifiés abstraits seraient susceptibles de se démotiver, même s'ils sont peut-être les plus vulnérables : dans le signe CHÂTEAU, que j'emprunte comme MAISON à un champ lexical aussi concret que celui de l'habitation, le mouvement vertical qui stylisait un donjon a entièrement disparu pour se transformer en une petite rotation qui ne renvoie à rien d'autre qu'à l'économie de la langue (fig. 26).

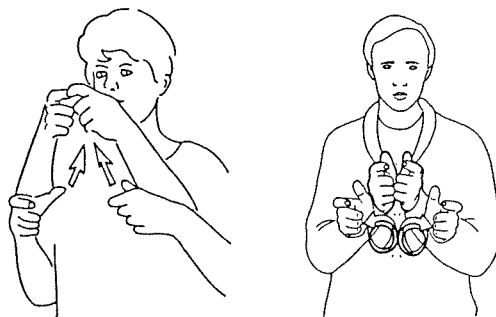


Fig. 26. De gauche à droite : CHÂTEAU (Chambéry), CHÂTEAU (IVT).

Pour expliquer l'existence de signes dont la motivation est obscure en synchronie, C. Cuxac (2000a et 2000b) fait appel à un principe que je qualifierai avec une pointe d'humour de « non-non-iconicité » : il ne serait pas indispensable que les signes soient iconiques, il serait seulement nécessaire qu'ils n'aillent pas directement à l'encontre de l'iconicité. Le signe APÉRITIF, pris comme exemple par cet auteur, présente ainsi une configuration en trident qui, bien que non iconique, « s'inscrit toutefois dans un ensemble de possibles n'entrant pas en contradiction iconique avec le sémantisme du signe ».

Or, la prise en compte de l'histoire permet de faire l'économie de cet étrange principe qui me paraît soit accorder des vertus par trop excessives à l'iconicité en supposant implicitement qu'elle est a-historique et qu'une partie au moins devrait s'en maintenir à travers les siècles alors que tant d'exemples apportent la preuve du contraire ; soit, à l'inverse, ne pas faire assez confiance à l'iconicité en supposant que des signes puissent être créés sur la base d'une iconicité partielle ou ambiguë.

En réalité, la forme actuelle du signe APÉRITIF ne pose aucun problème théorique particulier, mais seulement une petite énigme étymologique, ni plus ni moins que des centaines d'autres signes. Voici la solution, et elle est très simple. APÉRITIF, également utilisé avec le sens de « bar », était au départ un signe composé parfaitement iconique : BOIRE suivi de VIN réalisé depuis la joue vers le haut, formant un signe-valise avec PASSER COMMANDE (fig. 27). Il y a eu fusion entre les deux composants, l'actuelle configuration en trident résultant à la fois de BOIRE (pouce tendu) et de VIN (index et majeur tendu).



Fig. 27. De gauche à droite : APÉRITIF (Oléron, 1974), APÉRITIF (IVT).

C. Cuxac estime que l'évolution de APÉRITIF vers une configuration telle que 'quatre', pouce replié, les quatre autres doigts en extension, serait « impensable » puisque le « repli du pouce contre la paume [ferait perdre] toute similitude référentielle avec l'idée de boire ». Or, force est de constater que cet « impensable » s'est produit un très grand nombre de fois, comme le prouvent surabondamment les exemples que l'on a cités. Parmi eux, l'histoire des signes AMI, SEMAINE, PORC / SALE, TÔT, IMPOLI, PAPIER ou encore SCOLAIRE, devrait achever de convaincre

que la combinaison fantasque de différentes tendances évolutives peut conduire aux formes les plus imprévisibles.

Oserai-je suggérer, de manière quelque peu iconoclaste, que l'on est confronté ici aux limites de la linguistique synchronique lorsque, partant d'un légitime principe méthodologique, elle en vient à faire subrepticement l'impasse sur l'histoire de la langue ? L'intérêt du projet étymologique dont je viens de présenter l'une des facettes est donc peut-être, à côté des multiples énigmes ponctuelles qu'il se propose de résoudre, de réintroduire l'histoire dans les travaux sur les langues des signes, travaux qui jusqu'à présent ne lui ont guère prêté attention.

BIBLIOGRAPHIE

- BANHAM, D. (1991), *Monasteriales Indicia. The Anglo-Saxon Monastic Sign Language*, Pinner, Anglo-Saxon Books.
- BLANCHET, A. (1850), *La surdi-mutité. Traité philosophique et médical suivi d'un petit dictionnaire usuel de mimique et de dactylogie à l'usage des médecins et des gens du monde*, Paris, Labé.
- BONNAL, F. (2000), *Prolégomènes à la conception d'un dictionnaire historique de la langue des signes française*, mémoire de DEA, université de Toulouse Le Mirail.
(à paraître), « Les signes, à la lorgnette des dictionnaires des XVIII^e et XIX^e siècles », *Surdités* 5.
- BROULAND, J. (1855), *Spécimen d'un dictionnaire des signes*, Paris, Institution impériale des sourds-muets.
- COMMISSION DE LANGAGE GESTUEL (1982), *S'exprimer dans l'espace*, Chambéry, Maison savoyarde des sourds.
- CUXAC, C. (1996), *Fonctions et structures de l'iconicité dans les langues des signes. Analyse descriptive d'un idiolecte parisien de la LSF*, thèse de doctorat d'Etat, université de Paris V.
(2000a), *Les voies de l'iconicité*, *Faits de langue* 15-16.
(2000b), « Compositionnalité sublexicale morphémique-iconique en langue des signes française », *Recherches linguistiques de Vincennes* 29, pp. 55-72.
- DEGÉRANDO, J.-M. (1827), *De l'éducation des sourds-muets de naissance*, Paris, Méquignon.
- DELAPORTE, Y. (2000), « Dire la parenté quand on est sourd et muet. Structure et évolution des appellations en langue des signes », *Ethnologie française*, 30, 1, pp. 83-95.
(2002), « La question étymologique en langue des signes : méthodes de recherche », *Journée d'étude de l'Arils*, www.multimania.com/arils.
(2003a), *Les sourds, c'est comme ça*. *Ethnologie de la surdimutité*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme.
(2003b), « Le signe SEMAINE », *Patrimoine sourd* 2, pp. 10-12.
(2003c), « Le signe IMPOLI », *Patrimoine sourd* 3, pp. 9-12.
(2004), « Signes archaïques et expressions figées », *Patrimoine sourd* 6, pp. 14-16.
- DELAPORTE, Y. & RENARD, M. (2003), *Aux origines de la langue des signes française. Brouland, Pélissier, Lambert, les premiers illustreurs (1855-1865)*, Paris, Langue des signes éditions.
- FERRAND, J. (vers 1785), *Dictionnaire des sourds-muets*. Edité par J.-A.-A. Rattel, Collection ancienne et moderne d'otologie, VII, Laval, 1896.
- FOURNIER, C. (2001), *Le Fournier signé (cédérom)*, Suresnes.
- FRISHBERG, N. (1975), « Arbitrariness and iconicity : Historical change in American Sign Language », *Language* 51, pp. 676-710.
- GIROD, M. & al. (1990), *La langue des signes, tome 3. Dictionnaire bilingue élémentaire*, Vincennes, Editions IVT.
(1997), *La langue des signes, tomes 2 et 3. Dictionnaire bilingue LSF / français*, Vincennes, Editions IVT.
- GRUPE DE RECHERCHE SUR LE LANGAGE GESTUEL (1982), *Les mains qui parlent : Eléments de vocabulaire de la langue des signes*, Poitiers, Nouvelles impressions graphiques.
- INSTITUT MÉDICO-PÉDAGOGIQUE POUR DÉFICIENTS AUDITIFS LA PROVIDENCE (1979), *Langage gestuel*, Saint-Laurent-en-Royans.
- INSTITUT MÉDICO-PÉDAGOGIQUE POUR JEUNES SOURDS (1984), *Des mains pour le dire, répertoire de vocabulaire de signes gestuels*, Le Puy.

- LAMBERT, L. M. (1865), *Le langage de la physionomie et du geste mis à la portée de tous*, Paris, Lecoffre.
Rééd. CTHS, Paris, 2004.
- MOODY, B. & al. (1986), *La langue des signes, tome 2. Dictionnaire bilingue élémentaire*, Vincennes, Editions IVT.
- NYCKECS, V. (1998), *La sémantique*, Paris, Belin.
- OLÉRON, P. (1974), *Éléments de répertoire du langage gestuel des sourds-muets*, Paris, CNRS.
- PAULMIER, L.-P. (1844), *Considérations sur l'instruction des sourds-muets*, Paris, Institut royal des sourds-muets.
- PELLET, R. (1938), *Des premières perceptions du concret à la conception de l'abstrait. Essai d'analyse de la pensée et de son expression chez l'enfant sourd-muet*, Lyon, Bosc & Riou.
- PÉLISSIER P. (1856), *Iconographie des signes faisant partie de l'enseignement des sourds-muets*, Paris, Paul Dupont.
- PUYBONNIEUX, J.-B. (1846), *Mutisme et surdité*, Paris, Baillière.
- SICARD, R.-A. (1808), *Théorie des signes ou Introduction à l'étude des langues, où le sens des mots, au lieu d'être défini, est mis en action (2 vol.)*, Paris, Dentu & Delalain.
- VAÏSSE, L. (1854), *De la pantomime comme langage naturel et moyen d'instruction des sourds-muets*, Paris, Hachette.
- VALADE-GABEL, J.-J. (1894), *Lettres, notes et rapports*, Grasse, Imbert.